

De a je me console

DU MÊME AUTEUR

Une fièvre impossible à négocier, roman, Flammarion,
2003 ; J'ai lu, 2005.

Lola Lafon

De ça je me console

Flammarion

© Flammarion, 2007
ISBN : 978-2-0812-0682-3

« Au fond son langage me touche parce qu'il s'adresse à cette part de nous qui s'obstine à dessiner des profils sur les murs des prisons, une craie à suivre les contours de ce qui n'est pas ou plus ou pas encore. Une écriture dont chacun se servira pour composer sa propre liste des choses qui font battre le cœur pour l'offrir ou pour l'effacer.

À ce moment-là la poésie sera faite par tous et il y aura des émeutes dans la zone. »

Chris Marker
(*Sans soleil*)

Alors tout a commencé à me faire horreur, tout, les passants, les trottoirs d'école primaire, et les phrases légères de ceux dont j'observais le corps oxygéné et triomphant : ma génération qui restait vaseusement jeune jeune jeune.

Ils disaient « tranquille » « à la cool », ils disaient ciao ciao en votant à gauche, achetaient aux épiciers arabes des poignées de bonbons verts en plastique, ils s'exclamaient « je prends aussi les nounours, monsieur » et leur rire transpirait la certitude très juste qu'ils avaient d'être en train de crever quand même. Ma génération remplissait consciencieusement les papiers des impôts et avalait calmement les codes-barres et des brunches. Puis elle rotait de la tequila le week-end et se réveillait tard.

J'étais entourée de Presque Morts affolés d'être encore vivants et ils s'employaient à amenuiser cette sensation qui les tenaillait.

J'avais moi-même des accès de mort comme des évènements à mon état de vie.

Je n'allais quand même pas vieillir avec eux. J'étais en train de vieillir avec eux.

Je revenais d'une fuite immense, en vérité je m'étais soustraite à ce qu'on me présentait comme la vraie vie. J'étais allée chercher la Nuit, j'avais dérivé et traversé la terre. J'allais à tâtons, trouvais des extraits d'étincelles inoubliables, des choses vraiment bien.

Alors il fallait les noter, Ne Pas Oublier.

Les Presque Morts, eux, parlaient fort de leur capacité de mémoire en cultivant l'oubli et le divertissement. Et ils faisaient une farandole obligatoire, ma génération me tendait la main, m'attrapait, leurs mouvements me donnaient la nausée.

Ils tournaient consciencieusement, le visage anxieux, pressés de lâcher le plus vite possible ces mains qu'ils tenaient, quitter le cercle pour un strapontin, une chaise, une banquette, le fauteuil, une place.

Quelques mois auparavant, des enfants sans siècle qui brûlaient de tout brûler avaient encerclé la ville de fumées. De ces émeutes qui ne faiblissaient toujours pas, on ne percevait maintenant plus rien loin des portes surveillées de la ville, le silence avait repris son cours.

De grands cars bleu marine roulaient lentement dans la journée, puis se garaient dans les quartiers « à risque ». Là, la Police française reprenait cette vieille conversation l'air de rien, de raffles en vérifications d'identité au faciès. Des enfants restaient cachés sous les tables dans les écoles, les yeux fermés ils apprenaient à ne pas donner leur vrai nom.

On commençait à mourir dans la ville et certains se tenaient à genoux, la main offerte aux passants rapides, voyant dans cette posture la seule façon de se démarquer des autres, allongés dans leurs sacs de couchage au pied des feux rouges, verts.

De ça je me console

Le dimanche matin, dans des petites rues coudées aux balcons désordonnés de plantes rares et de fleurs, des files d'attente de près de cent mètres encadraient certaines boulangeries. Les couples de ma génération étaient patients, ils savaient ce qu'ils voulaient. C'est que ce pain, on en avait parlé dans *Elle*, c'était le meilleur du quartier.

Et comme ça, juste comme on met un pas devant l'autre, les trottoirs et ceux qui y circulaient se sont chargés d'une violence qui m'a regardée attendre. Qu'il se passe quelque chose. Il fallait qu'il se passe quelque chose.

Bien sûr, je me doutais qu'à l'intérieur des Presque Morts on trouverait parfois un vivant. Je les sentais les présences contraintes et muettes. Mais si peu se montraient. Où étaient-ils réunis, comment les reconnaître ? J'étais après tout, moi aussi, anonyme dans mon dégoût, cachée sous une Presque Morte, comme eux. On se frôlait sans se chercher.

Pour beaucoup, je suis disparue depuis presque trois ans. Moi, je vois ça comme une soustraction, une soustraction volontaire, voilà.

Et aujourd'hui je suis dans un état précaire, momentanément.

Précaire vient de prière il paraît, c'est toi qui me l'as appris. Mais ce n'est pas à genoux que je me tiens, simplement de côté, en retrait, et j'aime à penser qu'on peut être en suspens un moment, juste avant.

Longtemps on m'a trouvée sage.

Ma génération « faisait la fête » en fin de semaine, j'emploie leurs mots volontairement. Et il fallait « faire la fête » comme on avait *fait* du reiki, de l'escalade, *fait* une région du sud de l'Inde. On y rirait en saccades angoissées, on ne s'y entendrait pas vivre, d'ailleurs beaucoup des participants se faisaient prescrire des améliorateurs d'humeur pour que leurs sanglots réprimés arrêtent de se mêler à leurs ersatz de rires. On n'y fêtait rien, leurs fêtes n'étaient que l'envers de leurs jours, un espace autorisé où il était recommandé de « se lâcher à fond » avant de se reprendre, sages, pour le lendemain 8 heures.

Ça va Tranquille À la cool No problème On va pas se prendre la tête

Ces mots indispensables s'envoyaient en l'air régulièrement d'une personne à l'autre. Lancés comme des balles en mousse, ils servaient de pare-chocs. Il fallait les prononcer rapidement, dans chaque conversation, dès que l'on pouvait déceler chez l'autre un silence, un début de sortie d'anesthésie. Comme si, sans ces mots prononcés en boucle, quelqu'un aurait eu la place d'admettre qu'il le savait bien, il était en train lentement de s'étouffer. Il n'arrivait pas à être vivant. D'ailleurs, il s'en souvenait très peu de l'effet que ça faisait d'être vivant, et même s'il s'en souvenait, le fait d'être constamment en contact avec des Presque Morts le gardait protégé de la Vie telle qu'il avait renoncé à la vivre.

À la cool. On va pas se prendre la tête On va pas se prendre la tête.

De ça je me console

Bien que je les aie toujours entendus prononcés d'une voix à peu près égale, il me semblait dans certaines fêtes qu'ils étaient hurlés de l'un à l'autre comme un ordre, comme s'ils maintenaient la tête de la personne à qui on les adressait dans un axe idéal, où l'étouffement par ingurgitation forcée de lieux communs serait plus aisé.

Les mots pleuvaient – calme ta joie – comme des injonctions à avancer.

Longtemps on m'a trouvée sage.

Je ressortais de ce qu'ils appelaient des fêtes tôt, ce qui devait signer à leurs yeux mon inaptitude renforcée à être « tranquille ». Je n'étais pas soûle ni raide ou déchirée, mot d'ailleurs totalement mensonger. Dans ces réunions de jeunes payeurs d'impôts obéissants, rien ne se déchirait jamais. Ils tenaient le monde sans l'admettre, et, s'en plaignant de façon régulière, permettaient à ce monde de fonctionner.

Cette année-là, par exemple, ils disaient beaucoup à l'apéritif « on va l'avoir comme Président il faut s'y faire » et leurs yeux brillaient de la petite terreur qu'ils sentaient monter, en l'imaginant, ce type-là, Président. Je voyais de vieux enfants dociles se serrer les uns contre les autres, le corps amolli par le soulagement heureux de se reconnaître tous d'accord. Offusqués des lois liberticides qui se votaient devant eux, ils se mimaient les uns aux autres une angoisse de bon ton à l'idée que leur pays devienne officiellement fascisant, peut-être.

Puis c'était fini, on faisait la fête ce soir après tout, et toutes les phrases prouvant leur innocence de ce qui était en train de se passer dans ce pays avaient déjà été échangées. Voilà, on en avait terminé avec cette excitation à l'idée de vivre dans un pays d'extrême droite.

Ils n'avaient rien fait. Ce n'était pas leur faute.

On parlait alors d'autre chose, parce que la contemplation partagée d'un avenir effrayant était devenue ennuyeuse, aussi. On évoquait les enfants à venir :

« J'irai à la campagne dès que j'aurai des enfants, je ne me vois pas les élever dans les gaz d'échappement. »

Tous allaient à la campagne, plus tard.

J'imaginai l'invasion des provinces françaises peuplées de parents jeunes jeunes, avec leur sac à dos en nylon et leurs robes Isabel Marant portées sur des pantalons. Ils s'extasieraient de leurs tomates inégales, c'est qu'ils n'en avaient jamais vu des tomates comme celles-là, non calibrées européennes, les photos circuleraient sur le Net. Et puis, on mangeait dehors en tee-shirt à Noël, et dans la rue on se disait tous bonjour. Ils en étaient fiers de ce confort, d'avoir eu la sagesse de comprendre où se trouvait la qualité de leur vie.

Les trottoirs des écoles primaires, les pères et les mères qui marchaient sur ces trottoirs, suintaient les prémices du bulletin de vote utile et des bilans suicidaires du dimanche soir qui en découleraient, le tout dans un décor Ikea. J'apercevais celles qui se nommaient elles-mêmes les mamans, et il me semblait que je changeais de sexe. J'avançais au milieu d'elles en me tenant si droite que rien ne me touche, et surtout pas la mièvrerie lugubre qui leur restait sur les bras, une

De ça je me console

fois qu'elles n'avaient plus rien dans le ventre. C'est qu'elles étaient une mare, avec ce regard de vase plein de contentement, rassurées de ne plus avoir à être aiguïsées en permanence. Repus et souriants, les papas et les mamans avaient accompli l'incontestable.

Il suffit parfois de s'intéresser à quelque chose pour en retrouver les signes déclinés partout ailleurs, comme des preuves. Moi, j'étendais ces histoires de trottoirs d'école primaire un peu plus chaque jour. Ainsi, le métro.

Les parents serraient leur paquet vivant contre eux, ou ils le tenaient par la main. On se disait que la naissance d'un être absolument unique qui n'avait encore aucun regret pourrait apaiser ceux qui l'avaient construit. Qu'ils seraient pris de bontés, de souhaits nouveaux.

Aux heures de pointe, il m'arrivait de sourire à une petite fille dans mes jambes. Je voulais appuyer sur sa truffe minuscule mais je ne le faisais pas, je m'égayais de lui sourire. D'un geste du bras, les parents tiraient l'enfant vers leurs jambes, surtout pas qu'elle sorte du territoire. Il y avait une méchanceté dans les regards des pères, une petite colère de possession autorisée, avec les papiers officiels de la naissance tamponnés à la mairie, tout est en ordre, elle est à nous. Une colère toute pleine de son bon droit serrait la main d'un paquet de vie. J'arrêtai de regarder les enfants dans le métro.

QU'EST-CE QUE TU FAIS ?

Quand je n'ai plus eu le visage de quelqu'un qui irait à l'école, à chaque rencontre, chaque fête, on me demandait : « Qu'est-ce que tu fais ? »

Je savais ce qui était attendu de moi comme réponse, mais je prenais mon temps, jouais un peu avec les mots, je parlais des livres que je venais de finir, de mes cahiers, de films. Puis je me taisais.

Leur inquiétude de me voir debout sans chercher de place assise se transformait vite en compassion compréhensive. J'allais en trouver du travail, d'ailleurs, dans quel domaine je cherchais, on pourrait peut-être m'aider. Avec toutes les langues que je parlais. Et la Danse, peut-être, non, je pourrais donner des cours, ou mes cahiers alors, moi qui aimais tellement écrire, il fallait en Faire quelque chose de tout ça.

Je n'allais pas rien faire quand même.

Je précisais que je ne cherchais pas, merci, et c'était comme si j'avais soudainement craché à la fenêtre de leur vie.

Le ton changeait, d'incrédule il devenait offensif :

« Ah oui, et tu vis de quoi tu fais comment, hein ? »

Je voyais les travailleurs me faire face, un verre à la main, leurs cheveux lissés de soins nourrissants.

« Je suis serveuse dans un salon de thé, le week-end ou le soir. Je fais la récolte du maïs, en juillet, dans les Landes. Mais c'est au noir, parce que je touche le RMI, je veux continuer mes cours de danse. Sont chers... »

C'était comme de dire que je ne me lavais pas, je les voyais partir à la recherche de ma possible odeur de pauvre, c'était le mot RMI accolé à mon manque de regret. Ils voulaient du concret, des détails, s'échauffaient un peu, leurs plaisanteries resserraient leur lien : « Toi avec tes soldes APC et tes bougies à la myrrhe, c'est pas gagné, sa méthode à elle... »

D'autres, au contraire, m'avaient écoutée en silence et m'observaient religieusement comme si j'avais pris le chemin du sacré.

Tu as de la chance, ils me soupiraient, tu as du courage.

Je ne voyais pas bien ce que le courage venait faire là-dedans. Je ne voulais pas exploser en cours d'existence ou me convaincre de respirer un peu moins souvent, voilà. C'est juste un arrangement avec les CHOSES, un calcul, je leur disais. Accorder le minimum de temps à ce qui m'ennuie. Donc, j'achète peu. Fraude le métro, quand c'est possible. Pour les livres, la bibliothèque, et la piscine est gratuite pour les RMIstes à Paris. Les musées aussi. Quand tu es pauvre, tu vas voir Miro et Munch et tu fais du dos crawlé.

Je sentais toujours un agacement monter dans la conversation. Je venais de dire que je passais mon tour, peut-être pour toujours. Et apparemment, le fait que je ne joue pas avec tout le monde dans la cour, cette soustraction volontaire, si je ne travaillais pas, rendait les choses plus lourdes pour les autres. Il restait tout ce

De ça je me console

travail pénible en trop pour eux, pendant que moi, j'allais prendre un cours de danse classique.

Mais ton loyer quand même hein tu peux pas faire ça toute ta vie rien faire de ta vie

Et le métro les amendes tu dois en avoir des amendes non

Et si tu as des enfants un jour

Cette indignation quand je disais que je n'avais pas ce désir, donc pas besoin d'y résister, non, je les regardais les vitrines, les CHOSES, et je les trouvais belles, colorées souvent, mais je ne les retenais pas. Je les oubliais. Alors je ne souffrais pas de ne pas les ranger chez moi.

En général, un dédain rempli de pitié suivait leur colère. On m'avait écoutée avec un certain amusement, mais ensuite, on se détournait légèrement de moi, on ne me demandait plus rien de la soirée. Si je ne Faisais rien, je n'avais pas à avoir un avis sur ce monde duquel je m'étais soustraite. C'est qu'apparemment je n'irais nulle part, on ne pourrait pas me suivre, me féliciter, me regarder me battre pour arriver, je n'étais pas

Débordée en ce moment délire ce stress à gérer on se voit dans trois semaines faut que je checke avec la baby-sitter.

C'est comme dire dans des soirées qu'on ne boit pas d'alcool, qu'on ne fume pas de shit. Se désolidariser de la volonté générale de s'anesthésier rend ceux qui cherchent le sommeil très hargneusement inquiets. Dans les sectes quand ils se suicident, c'est collectif.

Je n'ai pas vraiment décidé de ne pas travailler. Je n'ai pas eu le temps de me poser la question. J'ai profité

des années de lycée pour essayer d'oublier que ces établissements servaient précisément d'apprentissage à une chose que je ne ferais probablement pas, et j'ai dansé.

Je dansais à 17 heures, le samedi après-midi, le dimanche matin. J'en avais pour une vie de tant de choses à faire, comme allonger quelques tendons tant que c'était faisable, étirer l'enveloppe de mes muscles, faire en sorte que mes hanches permettent à mes pieds d'être anormalement en dehors.

Le miroir reflétait des mains, les miennes, elles étaient comme des pinces qui flotteraient dans la résistance de l'eau. De mes jambes certains jours, je poignardais l'air, le paraphais : ici, j'ai dansé, et de cette arabe, je signe.

Mon père soupçonnait que mon adoration de la danse classique venait d'un regret de discipline perdue, il s'efforçait de mon besoin d'ordre.

Dans tous les pays du monde, je lui disais, on utilisait les mêmes mots en français pour parler des mêmes pas de danse. Ce qui fait que si on proposait à quatre cents danseurs de plein de pays différents exactement au même moment sur la terre :

Changement changement échappé changement

Ces quatre cents danseurs ne parlant pas français exécuteraient tous les mêmes mouvements, comme une réponse haletante commune.

J'ai dansé j'ai lu j'ai marché j'ai rencontré des gens. Ça m'a pris beaucoup de temps.

Les chansons que j'avais envie d'écouter quatre fois ou plus avant de sortir de mon studio, le cours de danse classique de 11 heures, et aller dans une forêt

De ça je me console

avant que ça ne soit l'hiver, puis aussi partir à Berlin, ne pas rentrer chez moi le soir parce que je continuais à parler avec cette femme qui restait assise tous les après-midi sur un banc, au coin de ma rue. Prendre le temps de bien noter dans mon cahier les mots **punk berlin assemblé jeté**, et **travail** aussi, juste pour me souvenir que le matin de mon arrivée dans cette ville, j'avais croisé un **punk** à un carrefour. Sur une parcelle de gazon en plein **Berlin**, au milieu des voitures qui avançaient au ralenti, il tenait un essuie-glace à la main, comme un éventail devant sa bouche, et il avait lancé sa jambe droite pour un **assemblé jeté** pas mal du tout au moment où un automobiliste lui avait accordé un lavage de vitres au feu rouge.

Travail :

« Le **travail** est probablement ce qu'il y a sur terre de plus bas et de plus ignoble. Il n'est pas possible de regarder un travailleur sans maudire ce qui a fait que cet homme travaille, alors qu'il pourrait nager, dormir dans l'herbe ou simplement lire ou faire l'amour avec sa femme. Le **travail** peut prendre des tas de formes (...). C'est ce qu'on ne peut pas s'arrêter de faire quand on a envie de s'arrêter de le faire. »